

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 9 (1981)

DOI: 10.11588/fr.1981.0.51021

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Jürgen KÄMMERER, *Rußland und die Hugenotten im 18. Jahrhundert (1689–1789)*, Wiesbaden (Otto Harrassowitz) 1978, 181 p. (Schriften zur Geistesgeschichte des östlichen Europa, 13).

Si l'histoire du refuge dans les pays européens protestants est actuellement assez bien connue, il n'en est pas de même des huguenots réfugiés en Russie. C'est le mérite de l'auteur d'avoir entrepris un bilan de l'immigration dans l'empire tsariste à partir d'une documentation très dispersée et encore peu utilisée. Il a étudié le problème sous quatre aspects, la politique tsariste face au refuge, la politique de recrutement des tsars, l'apport huguenot à l'empire et l'image de la Russie chez les protestants.

L'édit de tolérance de 1689, inspiré de l'édit de Potsdam, marque le point de départ de l'installation de huguenots, mais son application se heurte longtemps à la résistance de l'Eglise orthodoxe. Les tsars, surtout Pierre le Grand et Catherine II, ont envoyé des agents recruteurs dans les principaux centres du refuge, Hollande, Genève, Allemagne, Angleterre et Danemark.

Sur le plan numérique le bilan demeure modeste, de l'ordre de quelques centaines de personnes, installées pour l'essentiel à Moscou et surtout à Saint-Pétersbourg, où est fondée en 1723 la seule paroisse réformée française formée de 100 à 300 personnes, mais en 1746 elle doit fusionner avec les réformés allemands en raison de sa faiblesse numérique. J. K. décrit abondamment la vie de celle-ci à partir d'une chronique de 1842 et d'une étude de Dalton parue en 1893.

L'apport a été entrepris à partir des biographies, souvent difficiles à reconstituer, de Français, d'autant que pour certains il est impossible de connaître la confession. Il s'agit en fait d'une simple vaguelette du courant d'immigration de spécialistes vers l'Empire russe. Les principaux effectifs se sont dirigés vers le secteur économique, mais où leur rôle est plus modeste qu'en Allemagne, et le domaine militaire, où certains ont connu de brillantes carrières comme ingénieurs et dans la défense des frontières. Dans les autres secteurs on ne rencontre que des individualités isolées qui ont parfois réussi de belles carrières, en médecine, en sciences, dans l'enseignement et les arts.

Dans les mémoires, relations de voyages et les journaux savants comme la Bibliothèque germanique les huguenots donnent en général une image positive de la Russie, en particulier de la politique tsariste, dont seuls les moyens sont parfois critiqués.

En bref un livre qui apporte, de manière convaincante, une image neuve du rôle des huguenots en Russie, mais qui a été occulté par la vague des émigrés nobles et catholiques après 1789. L'ouvrage contient aussi huit lettres échangées entre la Vénérable Compagnie de Genève et le consistoire de Saint-Pétersbourg entre 1723 et 1734, ainsi que des index et une abondante bibliographie.

Bernard VOGLER, Strasbourg

B. Robert KREISER, *Miracles, Convulsions and Ecclesiastical Politics in Early Eighteenth-Century Paris*, Princeton (Princeton University Press) 1978, XVII–485 p.

Une odeur un peu sulfureuse, une vapeur trouble entourent toujours l'épisode singulier qui a vu les jansénistes français s'engager, certains d'entr'eux du moins, dans un type d'apologétique et de dévotion que les historiens modernes, admirateurs de la sobriété classique de l'école de Port-Royal, ont grande répugnance à évoquer, même du bout de la plume. Les miracles et les convulsions dont Saint-Médard a été pour une brève période – de 1727 à 1737 au plus – l'épicentre et dont le héros au nom prédestiné pour un culte réservé à Paris fut le diacre François de Paris, ces phénomènes singuliers ont dès leur apparition plongé dans la perplexité, l'embaras, la confusion, les autorités exerçant un magistère religieux ou intellectuel. L'indéniable

réalité des guérisons, l'accent prophétique parfois sublime ou touchant des discours échappés aux convulsionnaires, obligeaient les esprits à convenir d'une continuité entre les prodiges relatés par les Écritures et ces manifestations du merveilleux chrétien. A moins qu'on ne s'empressât, avec les Philosophes puis leurs disciples positivistes du XIX<sup>e</sup> siècle, d'amalgamer les deux, mais pour les rejeter également comme fruit de la crédulité et de l'imposture. La clarification qui s'introduit peu à peu aujourd'hui sur ces sujets affligés d'une historiographie proliférante et confusionniste s'obtient par deux approches différentes. L'une se fonde sur les recherches récentes de la psychologie, de l'anthropologie et s'attache aux relations entre l'écriture et l'expérience religieuse. Elle reconnaît dans les écrits convulsionnaires – dont une masse inédite considérable subsiste encore ça et là (en particulier à la Bibliothèque de la Société de Port-Royal, rue Saint-Jacques n° 169) – une sous-variété de productions »inspirées«, du même genre que les prophéties des Cévennes ou les déclarations des »enthousiastes«, avec les mêmes thèmes prophétiques, messianiques, apocalyptiques. Loin d'écarter ces manifestations comme le produit de l'imagination populaire, donc à priori dévaluées et privées de signification, on tend à présent à les privilégier, passant peut-être d'un extrême à l'autre. On les prend en tout cas au sérieux. L'autre approche est celle que suit M. Kreiser dans son livre, relier au donné des faits, à l'histoire politique et sociale du temps, des expressions religieuses qu'on aurait tort de croire intemporelles et d'étudier dans l'abstrait pathologique. La lecture de son ouvrage, bien présenté, bien écrit, riche d'une abondante documentation manuscrite et imprimée, éclaire beaucoup une scène et des personnages jusque là obscurs. Comment une effervescence locale, paroissiale, a pu s'amplifier jusqu'aux dimensions d'une cause célèbre et d'une affaire d'Etat, M. Kreiser le fait fort bien comprendre. On ne peut ici le suivre dans ses analyses, au long de neuf chapitres très denses qui prennent toujours soin d'embrasser d'un même regard le déroulement des incidents de Saint-Médard et les calculs et réactions du gouvernement civil et des autorités religieuses, après le remplacement du cardinal de Noailles par Mgr de Vintimille, prêt à seconder le cardinal-ministre Fleury dans la lutte anti-janséniste. On appréciera en particulier les mises au point du chapitre II sur le rôle des miracles dans le jansénisme français depuis la Sainte Epine, sur la division à ce sujet dans le parti, sur le miracle de Sainte-Marguerite, qui prépare ceux qu'opère dès sa mort le diacre Pâris, apôtre infatigable du faubourg Saint-Marceau – alors abandonné aux établissements religieux et aux couches les plus pauvres de la population parisienne – enseveli dans le cimetière Saint-Médard le 3 mai 1727. De même le chapitre III suit-il de près le développement du culte, l'indifférence première des »constitutionnaires« se transformant en inquiétude quand leurs adversaires appelants ont entièrement achevé de récupérer le mouvement enthousiaste en leur faveur, la politique du cardinal-ministre et de Vintimille, où se lit l'enchevêtrement du civil et du religieux dans la France d'Ancien Régime. La déclaration du roi du 24 mars 1730 faisant de la bulle *Unigenitus* une loi du Royaume autant qu'une loi de l'Eglise illustre cette ambiguïté des pouvoirs dans l'univers gallican. Heureux de retrouver son rôle d'opposition, le Parlement de Paris s'empressa d'accueillir les requêtes des curés et des clercs frappés par les mesures disciplinaires prises par leurs ordinaires. Chicane et ferveur se mêlèrent tout naturellement, et aux appels, citations et référés du Palais répondirent les séances de plus en plus agitées où l'on voyait les malades guéris, les incroyants convertis et les ignorants, artisans ou simples femmes dévotes, vaticiner. Très sagement à notre avis, l'A. tient pour acquis, après enquête minutieuse, que des cures et des convulsions »réelles« se déroulèrent sur la tombe du diacre Pâris et que la sincérité des acteurs est, en général, totale (pp. 120/121, note). Mais son dessein est avant tout de montrer, par exemple en reprenant le texte de la »Dissertation sur les miracles . . .«, probablement due au théologien Petitpied, fameux depuis le »Cas de Conscience«, que les pouvoirs thaumaturgiques de François de Pâris ont été systématiquement présentés par le parti hostile à la constitution »Unigenitus« comme une manifestation divine de la légitimité de l'appel. Cette apologétique débouche sur une attaque dont la violence va aller croissant contre les procédés coercitifs employés par l'Etat et par l'Eglise pour imposer la

bulle, et par là introduire le trouble dans les diocèses et dans les âmes. Le gouvernement monarchique, le souverain pontificat romain, les évêques gallicans, bref toutes les autorités temporelles et spirituelles se virent ainsi mises en accusation par une pluie de pamphlets, d'écrits polémiques dont le souvenir resta inscrit dans la mémoire des hommes de la seconde partie du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le scandale et le ridicule sont portés à leur comble avec l'Ordonnance royale du 27 janvier 1732 déclarant »volontaires« les »mouvements et agitations« dans l'un des cimetières de la paroisse Saint-Médard, alors qu'on tente chez les appelants de les faire passer pour »convulsifs et surnaturels«, et décidant de ce fait que »la porte du petit cimetière . . . sera et demeurera toujours fermée«, défense renouvelée par une ordonnance du 17 février 1733 prohibant le spectacle des convulsions et les concours et assemblées même en privé. Les hommes d'Église se portent un tort au moins égal dans l'opinion, éclairée ou populaire, en empruntant non point les voies de la charité mais celles de la discipline hiérarchique. Le rejet des aspirations confuses du »menu peuple« vers une religion moins formelle, moins intellectuelle et moins juridique, est une des caractéristiques de la tridentinité catholique, particulièrement marquée en France, où le savoir ecclésiastique et les tendances au rigorisme pastoral (en dehors même des cercles jansénistes) ont travaillé dans le sens d'une »purification« de la religion populaire, trop exclusivement tournée vers les sacralités thérapeutiques, les prodiges, les pèlerinages. Pour la première fois dans l'historiographie, du moins d'une aussi nette façon, l'A. éclaire le terrain sur lequel les phénomènes de Saint-Médard allaient s'installer et prospérer. Cette mise en place très ferme lui permet, sans sacrifier les éléments de reconstitution narrative, essentiels à une évocation vivante et plausible de cette page d'histoire haute en couleur, d'avancer vers une conclusion synthétique, dont les grandes lignes paraissent devoir s'imposer. Politisation délibérée du culte du diacre Pâris et de ses miracles par les »anticonstitutionnaires«; incapacité du clergé et de l'ordre épiscopal à comprendre les ressorts de la dévotion au merveilleux si vive dans les milieux populaires; impuissance des autorités civiles et religieuses à faire face à un mouvement d'idées et de sensibilité d'autant plus actif qu'il coalisait et cumulait des passions très diverses, de la fierté locale des marguilliers d'une paroisse obscure à l'esprit de résistance juridictionnaliste des élites à la bulle »Unigenitus« et à sa réception comme loi du royaume. Si l'effervescence finit par s'apaiser, sous la baguette du vieil enchanteur Fleury, les traces de cette fièvre où se mêlaient dangereusement irrationnel et idéologie, mentalités archétypiques et contestations sociales de l'autorité établie, demeurèrent et s'inscrivirent dans les débats de plus en plus âpres réservés à la seconde partie du XVIII<sup>e</sup> siècle et qui préparent la chute de la monarchie et la déchristianisation officielle. L'étude si nourrie de M. Kreiser introduit ainsi à une meilleure intelligence d'une période de l'histoire française surtout cultivée ces dernières années par des savants anglo-saxons, comme le montrent les travaux de MM. Mc Manners, Shackleton, Rogister, pour ne citer que ceux qui ont directement envisagé le problème des relations entre l'attitude des Parlements, celle des jansénistes, celle des Philosophes. Les historiens français, ceux des institutions et ceux des mentalités, seront ainsi invités à se diriger à leur tour vers leurs regards et leurs curiosités vers le domaine que M. Kreiser vient d'explorer et de décrire d'une manière exemplaire.

Bruno NEVEU, Paris